



Le Drone

DE L'ANTIPRESSE

N° 48 | 9.12.2018

**France, un printemps
en décembre ?**

Edition & Révolution

Un effondrement sans crise

**Suisse-Russie :
les barbouzes en délire**

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

CHERS LECTEURS,

En cette semaine de veillée d'armes française, nous avons consacré une grande partie de la présente édition à la situation de la France et à son devenir. La matière déborde même, puisque nous vous proposerons la semaine prochaine un grand entretien croisé entre deux grandes figures du débat actuel sur un thème simple et essentiel : *Qu'est-ce que la France ?*

Nous espérons que notre regard légèrement décalé sur la vague jaune qui est en train d'ébranler la République vous aidera à vous faire votre propre idée sur ces moments historiques.

Bonne lecture et bonne semaine !

Slobodan Despot

PS – Oh, encore deux petites choses :

**BLOQUEZ LA DATE : SOIRÉE
ANTIPRESSE À PARIS !**

Le jeudi 20 décembre à 18h, à la Nouvelle Librairie (11 rue de Médicis, Paris 6e), je présenterai le nouveau site de l'Antipresse, sa philosophie et ses perspectives d'avenir et dédicacerai mes ouvrages, notamment son dernier roman *Le Rayon bleu*. Ce sera l'occasion de créer un contact personnel avec les nombreux lecteurs parisiens de l'Antipresse et de refaire le monde autour d'un verre !

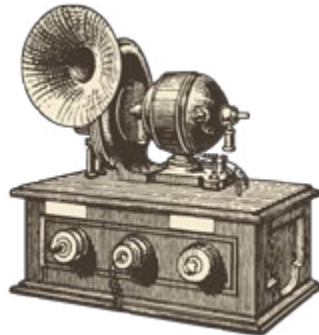
ALLIANCES

Nous sommes heureux de vous présenter l'un de nos sites de référence, où nous puisons beaucoup d'informations utiles – et qui fait aussi régulièrement écho à nos publications.

L'Observatoire du journalisme complète de manière approfondie et professionnelle la surveillance du (dys) fonctionnement médiatique qui est aussi l'un de nos grands thèmes. Le site propose des dossiers thématiques extrêmement utiles pour comprendre les stratégies tacites et les collusions des médias de grand chemin.

En passant, on peut aussi y lire notre bilan sous forme d'entretien réalisé au tournant de la quatrième année de l'Antipresse.

Je vous recommande donc d'inscrire l'OJIM^a dans votre parcours quotidien sur le web, de le faire connaître autour de vous et, si vous le pouvez, de soutenir son travail acharné pour la clarté dans l'information. (SD)



Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

La France reprend des couleurs

LES GAULOIS, DÉCIDÉMENT, NE FONT RIEN COMME LES AUTRES. LE PRINTEMPS DE LA FRANCE, ILS ONT RÉUSSI À LE COLLER EN DÉCEMBRE. JE NE SAIS SUR QUOI IL DÉBOUCHERA, JE SAIS SEULEMENT QUE DANS CE PAYS, L'ON SE SENT MOINS SEUL. VOICI DONC EN VRAC QUELQUES TABLEAUX D'UNE RÉVOLUTION NATIONALE QUI N'OSE PAS ENCORE AFFICHER SON NOM.

« *I was a free man in Paris,
I felt unfettered and alive
There was nobody calling me up for
favors
And no one's future to decide... »*
(Joni Mitchell)

EN LIBERTÉ DANS PARIS

Presque malgré moi, j'ai passé mon temps à humer l'air parisien en cette semaine de veillée d'armes. Mardi, j'avais manqué mon train du retour vers la Suisse. Plutôt que de prendre le suivant, j'ai étiré le séjour jusqu'au dernier moment possible, au vendredi. Il m'est arrivé trop souvent de manquer des événements historiques pour des futilités. Cette fois-ci, quelque chose me disait de rester là et d'écouter sans rien attendre.

Étrange position ! A certains moments, j'étais un étranger libre et curieux, un diplomate persan écrivant ses lettres ironiques pour des lecteurs lointains. A d'autres, j'éprouvais des frémissements d'entrailles comme si c'était mon propre pays qui secouait ses chaînes. Je l'ai dit mille fois, mais il faut bien le rappeler ici : je suis Serbe de naissance, Suisse d'adoption, mais Français

d'expression. Pour un écrivain, c'est souvent la composante la plus déterminante de son identité. Les choses que je peux écrire en français, je ne peux les exprimer dans ma langue maternelle sans de laborieuses périphrases. Et la manière peu accentuée dont je le parle me rend suspect dans le terreau helvétique. Bref, je ne me suis jamais senti aussi *français sans passeport* que ces derniers jours.

Pourquoi ces derniers jours ? Parce que j'ai senti la France se réveiller en ravivant sa vieille religion des barricades. Or les révolutions françaises ne sont pas que des remises à zéro sociopolitiques. Elles ravivent toutes les questions de fond que cette nation trop sociable aime à enterrer sous les frivolités. Elle-même, très souvent, continue à se boucher les oreilles face à la rumeur qu'elle soulève. C'est pourquoi l'historien le plus lucide de la Révolution française fut un Écossais, *Thomas Carlyle*. Et son romancier le plus mémorable ? Le Dickens de *A Tale of Two Cities*, ce va-et-vient Paris-Londres où l'on saisit de tout son être le gouffre de mentalité et de destin qui sépare ces deux peuples si voisins.

LA FIN DE L'HYPERNORMALISATION

Voici donc, enfin, que quelque chose se passe. Voulez-vous dire (me répondra-t-on) qu'il ne s'est rien passé après Charlie et le Bataclan ? Que la *Manif pour tous* ne fut qu'une promenade digestive ? Eh bien... oui. C'est ce que je veux dire. Charlie, Bataclan et même la *Manif pour tous* furent des mouvements immobiles qui n'ont pas déplacé d'un centimètre l'axe de l'hologramme servant de *réalité sédative* pour la population française. *Indignez-vous !* ordonnait le gérontoïdéaliste Stéphane Hessel. On l'a acheté à des millions d'exemplaires. On s'est indigné de toute la noire misère du monde. Et l'on est retourné à ses occupations en enjambant les gueux qui encombraient nos portes cochères.

Car l'indignation est un sport de ventres pleins, et les gouvernants le savent. Ils adorent entretenir l'indignation, cette eau toujours frémissante qui n'atteint jamais son point d'ébullition — idéale, donc, pour faire du thé. Car il est rare que le malheur des autres nous fasse bouillir. L'ébullition survient quand notre propre peau est en jeu. Or les gilets jaunes qui font trembler « l'ordre républicain » devenu synonyme d'oligarchie sont justement l'uniforme des ventres vides.

Quand l'indignation fait place à la colère, un ordre fondé sur la moralisation culpabilisante perd d'un seul coup toutes ses armes... sauf les vraies, celles qui tuent.

C'est pourquoi la France des semaines de veillée d'armes succède

à des décennies de paix factice, cette troisième mi-temps des régimes effondrés que, dans l'URSS des années 1970, on a appelée l'*hypernormalisation*. Comme toute illusion, l'*hypernormalisation* française nécessitait d'une part l'artifice, de l'autre la connivence du public. Or soudain, en quelques jours, le montage s'est effondré comme dans l'URSS de 1989. L'inutilité soudain révélée au grand jour de la caste des bavards parisiens — et plus encore leur hystérie panique — est la meilleure preuve que l'illusion se déchire. Qu'on arrive dans le vif du sujet. Lorsque j'ai vu le plus placide des porte-parole du Système, Jean-Michel Apathie, s'affoler (avec son faux-bonasse accent du Midi) sur la mollesse des CRS face à la foule et crier « mais que fait la police ? », j'ai acquis la certitude qu'on ne plaisantait plus. La gauche d'idées devenue la *gauche de bien être* ne jure plus que par la force publique.

LE BESTIAIRE DE FAUSTINE

Le mot n'est pas de moi. « Il ne reste plus rien de la gauche intellectuelle dans ce pays, qu'une gauche de bien-être », m'avait dit mon amie Faustine, rédactrice dans un journal de grand chemin français. « Leur seul souci ? Savoir que leurs petites habitudes et leurs grands privilèges seront préservés. Le moyen n'importe pas. » A la cafétéria de la rédaction, elle ne pourrait pas prononcer le début de cette phrase. De toute façon, on la soupçonne de dissidence, elle ne sait même pas pourquoi : ses goûts



littéraires ? Ses fréquentations ? Sa marque de maroquinerie ? Du coup, avec moi, l'étranger bienveillant, elle se lâche. Combien sont-ils/elles, dans les couloirs des grands médias et des administrations d'État, qui aimeraient se trouver un confident d'outre-frontière qui publierait leurs doléances sans révéler leurs noms ?

Faustine a sympathisé d'emblée avec les gilets jaunes. Elle s'est mêlée samedi dernier à la manif, entourée de quelques copines. Et les hommes du journal ? Des journalistes qui n'ont pas voulu assister à l'histoire qui se fait sous leurs yeux ?

« L'un avait un concert, l'autre devait aller chercher ses enfants... Bref, ils ont la trouille. Les types en veste de baroudeur, ça pleure jamais. Donc ça évite les lacrymogènes. »

Il n'y a pas d'hommes à proprement parler dans le milieu de Faustine. Son bestiaire quotidien est composé d'onagres et d'hermaphro-

dites. « Crevettes » lettreuses : hanches étroites, lunettes rondes, fuseaux trop courts sur chaussettes fuchsia. « Loufiats » du business au regard blasé et hautain de la haute domesticité : « les Nestors de l'hyperclasse ». Cette caste servile et qui se croit régnante d'où est issu le Président lui-même. Tout ce petit monde est nerveux et sue la trouille. Dans un ultime et imprudent réflexe d'impunité, ils continuent d'insulter le peuple en se cachant derrière les forces de l'ordre.

« Le soulagement que c'était de voir des bonnes bouilles de provinciaux à l'Alma ! Des gens ordinaires, rieurs, roses de froid. Face à ces masques de cendre renfrognés, les Parisiens... » Au coin d'une rue, elle a vu passer Alain Minc, minuscule. Un furet en exploration au crépuscule du soir. Pour prendre la température ? Décider s'il fallait préparer les bases arrière outre-Atlantique ?

LA SOCIABILITÉ DES RONDS-POINTS

« Les Français sont les plus gros consommateurs de tranquillisants au monde, me dit Faustine. Je nous croyais tous sous neuroleptiques. Je pensais la classe ouvrière euthanasiée. »

Et la voilà qui ressort, comme une armée des ombres. Sauf que cette classe ouvrière 2.0 dont me parle Faustine comporte des médecins, des entrepreneurs... et même un châtelain normand de mes connaissances. Sous le gilet jaune, la France « qui pue la clope et le diesel » est blanche, noire et arabe, homme et femme, riche et pauvre... quoique rarement parisienne. Elle réalise concrètement ce concept du « vivre ensemble » que le système s'est désespérément efforcé d'imposer à coups de lavage de cerveau.

« Dans les zones commerciales où il ne subsiste plus un seul bistrot, le rond-point est devenu le lieu de la sociabilité. On a tout le temps. On apporte des petits gâteaux, on se verse du café et l'on en donne aux passants. » Et la parole se libère soudain. Et l'on découvre en écoutant que ce « populo » est moins idiot qu'on ne le dépeint dans les bandes dessinées. Que son inarticulation et sa maladresse elles-mêmes lui ont été imposées d'en haut, comme un tatouage de serfs.

« Depuis des décennies, la parole saine même si maladroite, l'expression du malaise ou du chagrin, de la crainte ou de l'enthousiasme est perçue comme nauséabonde. »

Tout ce potentiel d'expression

comprimé comme un ressort, je l'avais perçu dès 2014, lorsque mon roman *Le Miel* m'avait emmené en un tour de France des bibliothèques et des librairies. Dans les provinces les plus reculées, j'ai rencontré des cercles de lecture pétillants de culture et de curiosité (j'en ai du reste parlé ailleurs). A une écrasante majorité, ils étaient composés d'hommes — et surtout de femmes — de cette classe moyenne dévalisée qui se réveille aujourd'hui.

LE « MAL FINI »

Je m'attendais à évoquer en quelques lignes les actes du pouvoir, l'abandon délibéré des belles avenues à la racaille, les provocations, l'inéptie du président de synthèse. Cela ne me semble plus d'intérêt. Le protégé de Brigitte, je l'ai orthographié *Macron*[®] comme un produit industriel dès avant son élection et j'ai relevé son inquiétant manque d'intelligence au moment même où l'on nous matraquait avec sa brillance et sa maîtrise. La haine *personnelle* contre ce personnage immature et arrogant est le ciment même de cette vague jaune si décentrée et d'autant plus dangereuse. « Il n'est pas fini »: le mot d'un officier humilié m'est revenu aux oreilles à plusieurs reprises ces derniers ours. Mais il n'y a pas que lui. En quelques jours seulement, la classe politique française dans son ensemble est devenue du passé, en particulier les calamiteux députés de cette « République en marche » rassemblée de bric et de broc au lendemain de la présiden-

tielle. Quant à la classe médiatique, en particulier du côté des porte-voix de milliardaires comme BFMTV, elle a perdu le peu de crédibilité qu'il lui restait.

« Si quelqu'un n'avait pas encore compris que Macron était le produit d'un coup d'État médiatico-financier, il n'a plus d'excuse maintenant », conclut Faustine. Étant le produit d'une conjuration, il entraîne dans sa chute tout le cercle des conjurés.

FURIA FRANCESE

Dans mon train du retour, ce vendredi, alors que je rassemblais justement mes notes, un agent des douanes françaises me reconnaît. Il hésite un peu, laisse son collègue poursuivre les contrôles et entame la conversation. La quarantaine juvénile, il est vif et bien renseigné. Choqué par le dénigrement systématique de la Russie en France, il a lu avec soulagement mon « Syndrome Tolstoïevsky ». De fil en aiguille, le douanier en uniforme et l'écrivain finissent par prendre un café au bar. C'est la semaine de la convivialité dans toute la France, pourquoi pas dans le TGV ? Je ne me serais jamais attendu à ce qu'un agent en uniforme me parle de *l'Idiot* de Dostoïevski. Au bout de quelques minutes, nous sommes rejoints par un passager qui avait entendu (malgré lui !) le début de notre conversation à propos de géopolitique.

Jean-Claude est homme de spectacle, engagé à l'UPR chez Asselineau, l'homme qu'il ne faut surtout pas laisser parler (parce qu'on ne

sait quoi lui répondre). Il est doux et raisonnable comme la plupart des gens que j'ai rencontrés dans cette mouvance. On parle d'histoire, de désinformation, des guerres coloniales auxquelles la France a été mêlée ces dernières années, toujours dans le mauvais camp et sans jamais avoir été consultée. « On se sent soudain moins seul », me dit-il.

« Pourquoi ?

— Parce que ce que je comprenais était si loin des idées admises que j'ai fini par me croire marginal ou stupide. Je suis rassuré de voir que nous sommes au moins quatre. »

Quatre avec le douanier, l'écrivain et le chef de train, qui s'était joint au cénacle. Quatre millions, peut-être, avec tous ces Français qui se découvrent éveillés et lucides au forum des ronds-points. « Les mots ne trompent pas, conclut Hervé le douanier. Tout ce peuple est en révolte, et les télé appellent cela de la grogne. C'est le bétail qui grogne. Les humains, eux, ils parlent. Mais, manifestement, il y a des gens dans ce pays qui n'arrivent pas encore à l'admettre. »

La « grogne » contre la nouvelle dîme masquait bel et bien une rébellion populaire contre toute une caste dont le malheureux Macron n'est que le représentant le plus caricatural et le bouc émissaire.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Le monde du livre à la veille de la Révolution

PASSIONNANT OUVRAGE QUE CELUI DE ROBERT DARNTON, QUI DURANT PLUSIEURS DÉCENNIES A ÉPLUCHÉ LES QUELQUE 50'000 LETTRES ET ARCHIVES DIVERSES DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE DE NEUCHÂTEL (STN), CRÉÉE EN 1769. COMMENT LE LIVRE SE DIFFUSAIT-IL À L'ÉPOQUE DES LUMIÈRES, JUSTE AVANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ? ET QUELS LIVRES SE VENDAIENT ? EN QUOI CELA MODIFIE-T-IL NOTRE COMPRÉHENSION DU MONDE DU LIVRE À CETTE ÉPOQUE ET EN QUOI CELA NOUS ÉCLAIRE-T-IL SUR CETTE SOCIÉTÉ À L'ORÉE DE LA RÉVOLUTION ?

Les grands historiens du livre et de l'édition française ne sont pas légion : quelques Français naturellement : Roger Chartier(1), Jean-Yves Mollier(2), Henri-Jean Martin(3), mais aussi un Américain, Robert Darnton, également historien des Lumières européennes. Né en 1939 à New York, professeur à l'université de Princeton entre 1968 et 2006, il est depuis 2007 directeur de la *Harvard University Library*, le réseau des bibliothèques universitaires de Harvard. On lui doit notamment une indispensable *Apologie du livre. Demain, aujourd'hui, hier*(4) (et non l'inverse !).

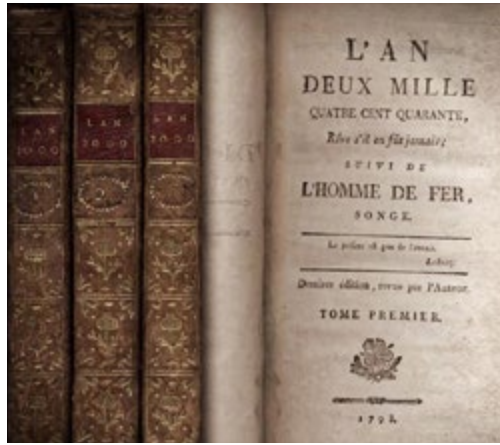
Dans le non moins passionnant *Édition et sédition. L'univers de la littérature clandestine*(5), Darnton avait déjà exploité les archives de la STN, pour montrer que si nous avons longtemps voulu croire que la lecture au temps des Lumières se limitait quasi exclusivement aux philosophes, la réalité est tout autre ! Ce qu'explore notamment *Un tour*

de France littéraire. Le monde du livre à la veille de la Révolution, paru récemment(6), et qui est une sorte de synthèse aux multiples tiroirs des travaux de Darnton.

Active de 1769 à 1789, la STN prospéra dans le commerce du livre en France, dont les règles favorisèrent les contrefaçons fabriquées aux portes du royaume de France. Soumis au système des « privilèges royaux » qui bénéficiaient surtout aux libraires et éditeurs parisiens — alors qu'à l'époque, Paris ne comptait que 3 % de la population française —, les libraires de province étaient confrontés à la difficulté de s'approvisionner et de fabriquer les livres pour leurs lecteurs. Une sorte de « croissant fertile », s'étendant d'Amsterdam et Bruxelles à la Suisse et jusqu'en Avignon — alors territoire papal — comptait des éditeurs par dizaines qui produisirent presque toute la littérature des Lumières et la plus grande partie de la littérature courante.

Par chance, les archives de la STN conservées à la Bibliothèque cantonale universitaire de Neuchâtel (BCUN) sont très complètes, et permettent de comprendre comment le livre — et quels livres — se diffusait à cette époque. Le « tour de France » en question est celui qu'effectua durant cinq mois le commis de la STN, Jean-François Favarger, entre juillet et novembre 1778. Il passa d'abord par Pontarlier, Lons-le-Saunier, Bourg-en-Bresse puis s'arrêta longuement à Lyon, « plaque tournante » du livre pour les provinces françaises. Il continua ensuite vers le sud : Avignon, Nîmes, Montpellier ; ce passage dans des régions où les protestants sont nombreux est comme une oasis pour notre jeune commis voyageur. Il alla jusqu'à Marseille, après quoi il rejoignit le sud-ouest : Toulouse, Bordeaux, avant de remonter vers La Rochelle et Poitiers. Ses dernières étapes furent Loudun, Blois, Orléans, Dijon, et enfin Besançon. Tout cela à cheval ou à pied...

Ce périple a plusieurs fonctions. Tout d'abord vérifier les circuits de contrebande utilisés pour pouvoir acheminer les livres contrefaits avec le moindre risque. À l'époque, les livres ne sont pas transportés « montés », mais en feuilles imprimées, sous forme de « balles ». C'est le destinataire des balles qui assurera le pliage des feuilles et les fera coudre et relier sur place. Ensuite maintenir le lien avec les libraires,



identifier les nouveaux, s'assurer de leur santé financière, comprendre leurs attentes, et leur présenter le catalogue des livres disponibles. On procède aussi à des échanges de marchandises : en fournissant des exemplaires des titres imprimés contre d'autres, on élargit son catalogue et on réduit le risque. Le récit du voyage de Favarger est picaresque et balzacien ! Darnton ne cache pas son admiration pour l'auteur des *Illusions perdues*, et c'est la même fascination pour la vie des gens ordinaires qui l'anime, ce qui rend moins aride la lecture de ce livre qui mêle économie et sociologie.

Mais que lisait-on dans ces deux décennies qui précéderent la Révolution ? Quels furent les « best-sellers » ? Les libelles à scandale, s'ils ne furent pas dominants, offraient toutefois un puissant attrait pour les lecteurs. Ils attaquaient Louis XV, ses maîtresses et ses ministres, et dénonçaient la corruption et les abus de pouvoir qui prévalurent durant tout ce règne, de 1715 à 1774, se

concentrant sur la crise du ministère Maupeou (1771-1774). Les ouvrages des philosophes des Lumières se taillaient la part du lion : Rousseau, Voltaire, *L'Encyclopédie* de Diderot, dans une moindre mesure Condorcet et Montesquieu, côtoyaient de nombreux ouvrages anticléricaux ou antichrétiens. Parmi les œuvres de fiction, quelques romans et leurs auteurs ont survécu jusqu'à nous : Restif de la Bretonne, Laurence Sterne, Choderlos de Laclos, le « best-seller » étant *L'an 2440, rêve s'il en fût jamais* de Louis-Sébastien Mercier. Si les thèmes philosophiques, politiques et anticléricaux étaient bien souvent parcourus de motifs érotiques, que les libelles à scandale recouraient fréquemment à des scènes de coucherie et que le recours manifeste à la lubricité était fréquent, la part des ouvrages à caractère exclusivement érotique — ou pornographique — était toutefois relativement restreinte. La littérature de voyage était très prisée — en particulier le *Voyage autour du monde* de Bougainville — tout comme les livres d'histoire et de géographie.

Ce qui apparaît en filigrane des livres qui intéressaient les lecteurs de cette dernière période de l'Ancien Régime, c'est l'indignation que soulevaient les abus de ces temps : s'il serait évidemment inapproprié de prétendre que cette littérature fut en quoi que ce soit à l'origine de la Révolution, il apparaît toutefois clairement qu'on l'y subodore.

Ce livre de Darnton se lit comme

un livre policier, un vrai livre d'aventures ! D'autant plus que plutôt que de surcharger le texte de notes, de références et de renvois, Darnton a créé un site internet gratuit⁽⁷⁾ (en anglais) où le lecteur curieux pourra voir, lire et consulter tous les documents d'archives qui ont été scannés et référencés. C'est une mine absolument fabuleuse, à la hauteur de ce que peut offrir un Internet bien tempéré !

~~~~~  
NOTES

1. Né en 1945, Roger Chartier a notamment codirigé (avec Henri-Jean-Martin) la monumentale *Histoire de l'édition française* en 4 volumes, publiée dans les années 1980 par les Éditions du Cercle de la Librairie. De ses propres travaux, en lien avec le sujet qui nous occupe aujourd'hui, je citerai *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Seuil, coll. « L'univers historique », 1987.
2. Né en 1947, Jean-Yves Mollier a notamment dirigé l'ouvrage *Le commerce de la librairie en France au XIXe siècle. 1789-1914* (IMEC, coll. « In octavo », 1998), qui peut se lire en quelque sorte comme une suite au livre de Darnton.
3. Henri-Jean-Martin (1924-2007) : nous avions traité de son livre, coécrit avec Lucien Febvre, *L'apparition du livre* (Albin Michel, coll. « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », 1999), dans *Antipresse* n° 57 du 1er janvier 2017.
4. Gallimard, coll. « Folio essais », 2012.
5. Gallimard, coll. « NRF essais », 1991.
6. Gallimard, coll. « NRF essais », 2018.
7. www.robertdarnton.org

ENFUMAGES par Eric Werner

## Gilets jaunes : un effondrement, mais sans crise

**Q**UI AURAIT PU LE PRÉVOIR ? MAIS L'ÉVÉNEMENT SURPREND TOUJOURS. C'EST CELA MÊME (QU'IL SURPRENNE TOUJOURS) QUI NE SURPREND PAS. AU MOINS ÇA, ON PEUT LE PRÉVOIR.

On raisonnait jusqu'ici en termes de crise : crise économique, financière, pétrolière, etc. Un beau matin, disait-on, le pétrole s'arrêterait de couler. S'arrêterait de couler parce que subitement il serait devenu trop cher. D'où paralysie générale de l'économie, interruptions des flux d'approvisionnement, etc. Les camions de livraison s'immobilisent au bord des routes. Un jour après (1), les pénuries alimentaires apparaissent. Deux semaines plus tard, c'est l'eau potable qui commence à manquer. Un processus s'enclenche ainsi, avec des effets en cascade.

Ou alors on revivrait, mais en plus grave, l'épisode de 2008 : les banques tomberaient en faillite les unes après les autres. D'où, là encore, paralysie de l'économie. Les gens se ruent dans les magasins pour faire des provisions. Puis ce sont les premiers pillages. Des réseaux de survie se créent : communautaires ou autres. A l'étape suivante, c'est la « guerre moléculaire ». Etc.

Voilà ce qu'on attendait. Or ce qui est survenu est différent. Il n'y a pas eu ici de crise. Le pétrole continue à couler, aucune banque n'est par ailleurs tombée en faillite. En

fait, tout paraît normal, et dans une certaine mesure l'est. Rien d'extraordinaire ne s'est produit. Sauf que, pour son malheur, le gouvernement a inventé un nouvel impôt. Et là, ce fut l'explosion. Certaines grandes villes, comme Paris, ont été le théâtre d'émeutes : voitures incendiées, plusieurs centaines de magasins pillés et/ou vandalisés. Une préfecture est même partie en fumée (Le Puy-en-Velay). Et bien sûr aussi la police qui laisse faire (comme à l'Arc de Triomphe : elle dira plus tard que c'était pour éviter des morts. Bien sûr). Ou alors recourt à la violence préventive (plusieurs centaines de blessés chaque samedi de manifestation). Les tactiques d'encercllement mises en œuvre pour maximiser le nombre des interpellations n'ont sûrement rien fait pour apaiser les choses.

### STOP !

On est donc loin des scénarios évoqués plus haut : ceux des spécialistes de l'effondrement. Effondrement, oui, le mot pourrait convenir. On peut effectivement parler d'effondrement. Mais encore une fois *sans* l'élément préalable déclencheur : la

crise. À un moment donné, simplement, les gens ont dit : stop. Stop, on ne peut plus. Ou encore, on est à bout. On souffre trop. L'image, ici, qui s'impose est celle de la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Ou encore, de l'effet de seuil. Un nouvel impôt, disions-nous : mais, justement, venant s'ajouter à beaucoup d'autres antérieurs. On retrouve ici un phénomène général en Europe : l'accroissement ininterrompu de la pression fiscale depuis une trentaine d'années. Pour financer leurs nouvelles dépenses (celles liées à leur propre train de vie, en particulier, mais pas seulement : que l'on songe à la facture de l'immigration), les États n'ont cessé ces dernières années d'augmenter les impôts ou d'en créer de nouveaux. Sauf qu'un tel accroissement a atteint aujourd'hui ses limites.

Jusqu'ici, dans ce domaine, les autorités disposaient d'une certaine marge de manœuvre. Les impôts leur servaient de variable d'ajustement : une nouvelle dépense, un nouvel impôt. Maintenant c'est fini. Il n'y a pas plus de marge de manœuvre. Les autorités disent que le consentement à l'impôt se serait érodé. Le problème est mal posé. Les gens payent tant qu'ils sont en mesure de

payer. Quand ils ne le peuvent plus, ils cessent. L'effet de seuil, il est là.

A quoi s'ajoute le contexte général. Faut-il le rappeler, ce qu'on appelle la globalisation n'a jamais, en Europe, profité qu'au petit nombre : le fameux 1 % des riches ou très riches. Allons, soyons généreux :

10 %. Pour les autres, elle s'est traduite par une lente mais continue dégradation de leurs conditions de vie et de travail (en particulier depuis 2008). Le niveau de vie baisse, mais aussi la qualité de la vie (stress au travail, nuisances de toute nature, développement du trafic pendulaire, etc.). C'est ce qu'on veut dire aussi par effondrement. Quel est le message des gilets jaunes ? Il

faut les écouter. Les salaires sont à ce point bas, aujourd'hui en France, que nombre de salariés sont obligés d'économiser sur la nourriture, les soins médicaux, etc. On a bien entendu : sur la nourriture. Il y a aujourd'hui, en France, des gens qui, malgré le fait qu'ils travaillent, économisent sur la nourriture. « Le 20 du mois on a faim », disent-ils. Ou encore : « On n'a plus d'argent à partir du 15 ».

#### QUAND L'ESSENTIEL DEVIENT UN LUXE

Soulignons-le encore, il n'y a pas



aujourd'hui en France de pénurie alimentaire : les étalages sont pleins. Mais c'est comme s'il y en avait une. On en est aujourd'hui au point où manger, en France, devient un problème.

Beaucoup de jeunes se plaignent également de ne pas trouver à se loger. Eux aussi travaillent, touchent donc un salaire, mais les loyers aujourd'hui exigés (en particulier dans les villes) leur sont souvent inaccessibles. Ils continuent donc, à 25-30 ans, parfois même au-delà, d'habiter chez leurs parents. Ils ne peuvent bien sûr pas non plus fonder une famille.

Il n'y a pas de miracle. La paupérisation, en elle-même, ne débouche pas nécessairement dans la révolte. Tant qu'on a encore à manger, on ne se révolte pas. On peut éventuellement avoir des raisons de le faire, mais on ne cède que rarement à ces raisons. On préfère se tenir tranquille. Tout change, en revanche, lorsque ce n'est plus le cas. Car, à ce moment-là, l'instinct de survie prend le relais. Rappelons qu'aux yeux de Hobbes, l'instinct de survie est un droit naturel. Il légitime l'autodéfense, mais également, si nécessaire, la révolte. C'est presque mécanique. L'effet de seuil, pour le redire, se repère en cet endroit-là précis : quand on économise sur la nourriture.

Revenons à la question fiscale. On entend souvent dire que la France vit au-dessus de ses moyens. En soi c'est

faux. La France ne vit pas au-dessus de ses moyens. Le problème est autre. On pourrait le résumer en disant que les moyens disponibles sont mal utilisés. Dans tous les pays européens la dépense publique est en augmentation constante. Il en va de même en France. Mais en France les niveaux atteints sont particulièrement élevés. Cela tient à plusieurs causes : celles évoquées plus haut, mais pas seulement. On pourrait aussi évoquer les dépenses militaires. La France, on le sait, mène à l'heure actuelle plusieurs guerres aux quatre coins de la planète. Je ne dis pas que si la France ne menait pas toutes ces guerres, il n'y aurait pas eu la taxe carbone. Mais ces guerres coûtent cher. Il n'est pas sûr par ailleurs qu'elles soient très raisonnables. Même réflexion à propos de la force nucléaire de dissuasion. Est-ce encore quelque chose que peut se payer la France ?

Bref, les responsables politiques en France auraient peut-être intérêt à s'interroger sur l'utilisation qu'ils font du produit des taxes et impôts : pour, une bonne fois, rebattre le jeu, tout remettre à plat. *Moins*, mais aussi peut-être *mieux* dépenser. Mieux définir les priorités.

~~~~~  
NOTE

1. Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, 2015, p. 118.

Passager clandestin

Mia Vossen: Comment se moquer du peuple, même en Suisse

NOTRE LECTRICE MIA VOSSEN, DE BELGIQUE, NOUS ADRESSE CE COMPTE RENDU D'UN LIVRE PARU VOICI QUELQUES ANNÉES AUX ÉDITIONS XENIA ET QUI SEMBLE AVOIR ÉTÉ UNE RÉVÉLATION POUR ELLE. JUDITH BARBEN, PSYCHOLOGUE, Y RÉVÈLE À QUEL POINT LA COMMUNICATION POLITIQUE, DANS CE PAYS DE POLITIQUES «AMATEURS» QU'EST LA SUISSE, EST ENCADRÉE PAR LES PROFESSIONNELS DE LA MANIPULATION.

Les Spin Doctors du Palais fédéral de Judith Barben

Le citoyen ordinaire, travaillant pour se rendre utile en gagnant un salaire minimum, le citoyen honnête, ignore à quel point des « responsables » du pays se moquent de l'intérêt du pays, de l'intérêt des citoyens.

Les scandales autour de la fausse écologie, par exemple, écologie proclamée réelle dans le but de faire gagner des milliards à quelques parasites, me semblaient propres à nos démocraties parlementaires où le citoyen n'existe qu'au moment des élections... et encore !

A mon vif étonnement, la Suisse, patrie de la démocratie directe, elle aussi est infestée de parasites qui doivent convaincre les citoyens de voter... en faveur d'autres parasites. Des spécialistes en « relations publiques » appelés « Spin Doctors », tels les hommes mandatés par les lobbies qui assiègent Bruxelles, arrivent à faire croire l'exact contraire de la vérité. Ils ont des moyens psychologiques et financiers, ils savent imposer leur « message », le répètent de mille manières différentes

au point que même le Suisse traditionnellement libre et individualiste s'y laisse prendre... vote des lois contraires à ses intérêts... (ainsi, à l'heure actuelle, le GIEC nous sauve, les éoliennes sont indispensables, le diesel est spécialement polluant...)



Le livre de Judith Barben n'est pas récent, il n'est guère connu et ma librairie n'a pas pu se le procurer. Il faut le commander par internet directement à l'éditeur Xenia. Il est à lire par tous ceux qui veulent savoir comment on nous trompe et je vous en propose un petit extrait.

Précisons d'abord que le but d'une votation était d'unir différentes communes. Cette fusion devait permettre l'installation d'une multinationale au centre du territoire, installation impossible, inacceptable, si les communes concernées refusaient la fusion. La votation s'imposait.

« Le cas est exemplaire. Comme souvent, c'est une élite puissante et riche, sans légitimité démocratique, qui a échaudé

des plans secrets derrière le dos du peuple pour servir ses intérêts privés. Cette élite a mandaté une troupe de spécialistes en relations publiques pour vendre le projet à l'aide d'arguments spécieux et d'astuces psychologiques.

Comme c'est souvent le cas, il a suffi qu'une seule personne ne se laisse pas intimider par les « autorités » et s'oppose au rouleau compresseur de la propagande (1). Encouragés et soulagés, d'autres se sont joints à elle pour s'opposer à la fusion, comme dans le conte des « Nouveaux habits de l'empereur » (2) (p.101)

Ce petit extrait est optimiste ! Il nous montre que nous pouvons nous opposer à la volonté des parasites qui nous ruinent. Un « gilet jaune » suffit.... Si nous accep-

tons de nous instruire au lieu d'avaler docilement tout ce qu'on nous présente comme « vérité », nous pouvons – et pas seulement en Suisse – nous opposer à la volonté de ceux dont la convoitise est infinie et qui s'organisent dans le cadre de la mondialisation pour « diriger » le monde...

NOTES

1. Lisez aussi *Propaganda*, le livre d'Edward Bernays, écrit en 1928 et que seuls nos « responsables » semblent connaître.
2. *Les nouveaux habits de l'empereur* est un conte de H.C.Andersen.



SUR CES MOTS par Arnaud Dotézac

Faire taire et révoquer... dans le silence

A son retour d'Argentine, M. Macron s'est imposé le silence. Issu de la racine proto-indo-européenne ***seyl-*, *ce mot porte en lui le sens d'immobilité, de quiétude, de calme. Or, la France sombrait en même temps dans l'exact opposé : la violence. Mais en réalité, Macron ne fut nullement silencieux : il communiquait en permanence, principalement par symboles, par procuration et rappels à l'ordre. « En même temps », comme une réciprocité à son faux silence, sa stratégie de communication s'est concentrée sur des « appels au calme », qui n'ont fait qu'exacerber la violence. Comment l'expliquer ? Sémantiquement ses appels au calme convoquaient, en fait, des appels au silence* de la *vox populi*. L'Élysée voulait que le peuple se tût (*tacere*) car tant de libres invocations le contredisant, l'insupportent. Et c'est là que le jeu de miroirs narcissique du Président devient intéressant.*

Dans le recueil *De differentiæ* d'Ammonius (fin du IVe s.) le *silere* des Latins désignait « l'in-

terruption de la parole », tandis que *tacere* se rapportait au fait de « garder la parole cachée, enfermée ». Or, il n'aura échappé à personne que Macron a fait bunkériser le palais de l'Élysée, dans lequel il s'est enfermé. Il en a même fait sortir les porteurs de parole que sont les journalistes, pour mieux se cacher d'eux.

D'un côté il voulait donc interrompre la parole des Français et de l'autre, il espérait *taire* (cacher) le plus possible la réalité de sa propre *vocation*, celle de *vouer* la France à plus de dilution au sein d'une *équivoque* « souveraineté européenne » qui n'est *tacitement* qu'Allemande. C'est ainsi que son faux silence fut très justement compris par le peuple comme une *provocation* : le projet de le faire taire, de l'enfermer. Et c'est pourquoi il souhaite la *ré-voquer*. Le sens des mots nous annonce en tout cas qu'il faudra vite retourner aux urnes : *revocare cives in suffragium* dit l'adage.

TURBULENCES

SUISSE-RUSSIE | Les barbouzes en délire

Colonel d'état-major général dans l'armée suisse, ancien officier des Services de renseignements suisses (SRS), auteur entre autres ouvrages d'une encyclopédie du renseignement et des services secrets, Jacques Baud connaît non seulement de l'intérieur la cuisine du métier d'espion, mais est un analyste qui a pris de la hauteur par rapport à la simple récolte d'information. Il qualifie de « délire total » la nouvelle répandue par la feuille à ragots du *Sonntagsblick* et reprise par toute la presse : des cours d'arts martiaux seraient organisés à Zurich et dans d'autres villes du pays pour infiltrer des agents de la Russie en Suisse. A l'origine de ce scoop, ses anciens collègues du SRS, qui ont fuit le contenu d'un de leurs rapports présu-més secrets.

En septembre dernier, Jacques Baud était déjà intervenu dans la tourmente médiatique soulevée par une autre révélation « confidentielle » de nos services fédéraux : un diplomate russe sur quatre basé en Suisse serait un espion. Il avait qualifié d'« exagérée » cette estimation basée sur « des présomptions et des suspicions » et relevé que tous les pays - et en premier lieu les Etats-Unis - utilisaient leurs missions diplomatiques pour se renseigner de façon plus ou moins légale sur leur pays d'accueil. En Suisse, les activités des services de renseignement étrangers sont particulièrement développées, surtout dans la Genève internationale qui est devenue un nid d'espions au bon vieux temps de la Guerre froide. Si les

Russes paraissent en faire plus que les autres, c'est - dit-il - parce que « les projecteurs sont placés » sur eux et qu'ils ont de bonnes raisons de se renseigner, car « ils sont attaqués un peu partout ».

Jacques Baud en avait profité pour ironiser sur l'affaire des deux espions russes, démasqués aux Pays Bas, alors qu'ils s'apprêtaient à prendre le train pour la Suisse, avec pour seul arme un *laptop*. Selon l'expression chère à Theresa May, il était « hautement probable » que les deux empotés - comme notre presse s'était plu à les appeler - aient voulu se rapprocher physiquement de leur cible pour lancer des cyberattaques en « tripotant » leur ordinateur et chercher à se faire repérer. Très dur à l'endroit de son ancienne direction, le défroqué des services avait conclu en déplorant qu'il n'y ait « plus d'analyste du renseignement à la tête du SRC depuis 1990 » et que l'on soit dans « une dépendance toujours plus grande par rapport aux Américains » en matière de technique d'information.

Récidive inquiétante : le nouveau bobard lancé début décembre par le SRC intervient quelques jours après une rencontre à Genève où le ministre suisse des AE Ignazio Cassis et son homologue russe Sergueï Lavrov ont exprimé le souhait de mieux utiliser les canaux officiels de la diplomatie pour « dialoguer » et éviter de nouveaux délires. Il est vrai que les barbouzes suisses ne relèvent pas du Département des Affaires étrangères. Où prennent-ils leurs ordres ?

JMB/07.12.18

Pain de méninges

QUAND LE JOUR SE LÈVE

— Comment cela s'appelle-t-il, quand le jour se lève, comme aujourd'hui, et que tout est gâché, que tout est saccagé, et que l'air pourtant se respire, et qu'on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entretuent, mais que les coupables agonisent, dans un coin du jour qui se lève ?

— Cela a un très beau nom, femme Narsès. Cela s'appelle l'aurore.

Jean Giraudoux, *Electre*.